

Jean Robert

Le retour de Caïn

réflexions sur les origines et la mort des villes

Complément au numéro 19 (Mai 2005) du «Crétin des Alpes»

Copyright and Date: Jean Robert 2005

For further information please contact:

Silja Samerski
Albrechtstr.19
D - 28203 Bremen
Tel: +49-(0)421-7947546
Fax: +49-(0)421-705387
e-mail: piano@uni-bremen.de

source: <http://www.pudel.uni-bremen.de>

Jean Robert

Le retour de Caïn

(réflexions sur les origines et la mort des villes)

Plusieurs heures font une journée, plusieurs jours une semaine, les semaines forment des mois et ceux-ci, des années: il paraît naturel que ce qui est grand naisse de l'accumulation de ce qui est petit, qu'un ensemble émerge de la juxtaposition d'éléments. Les atomes ne s'unissent-ils pas en molécules, celles-ci en cellules, et les cellules, que sais-je, en chats et en épinards? Les lettres ne forment-elles pas des mots, et ceux-ci les discours de Bush, la Comédie Humaine ou "La Bibliothèque de Babel"? À moins que les atomes et les lettres ne soient des "constructions sociales", des éléments inventés pour reconstruire les choses **ex post**?

Gordon Childe, auteur d'un livre célèbre sur "notre lointain passé" pensait que les premières villes avaient surgi de la fusion progressive de villages voisins.¹ Mais Ivan Illich douta de ce que les eaux de *Mnemosyne* et l'élément hydor d'Aristote aient été composés des atomes de deux gaz inconnus de l'Antiquité.² Et confondre l'*Illiadé*, **avec une composition faite de mots** dont chacun à son tour serait fait de lettres est l'erreur que Milman Parry, "l'Einstein de la linguistique moderne" s'est employé à rectifier il y a plus de quatre-vingts ans déjà.³

Le **synécisme** est la thèse selon laquelle les grandes villes naîtraient de la fusion d'agglomérations moyennes, et celles-ci, de l'effacement des lisières et frontières entre les villages et hameaux d'une même vallée. En grec, **oikos** signifie la maison ou le hameau (latin **vicus**, même racine). Le **synécisme** ou fusion de villages serait ainsi l'expression urbanistique de la même "loi" qui assemblerait les atomes en molécules, les lettres en mots, ceux-ci en discours et les heures ouvrables en salaire mensuel.

Eric Havelock, méditant sur les découvertes de Milman Parry et de son assistant Albert Lord,

¹ Childe, V. Gordon, New Light on the Most Ancient East, Londres: 1952 (révision de The Most Ancient East, 1928).

² Illich, Ivan, H₂O and the Waters of Forgetfulness, Dallas: The Dallas Institute for Humanities and Culture ou Berkeley: Heyday Books, 1985, ou Illich, Ivan, H₂O. Les Eaux de l'Oubli, in «Oeuvres complètes» Volume II, Paris: Fayard, 2005.

³ Parry, Milman, The Making of Homeric Verses: The Collected Papers of Milman Parry, réunis par Adam Parry y Richard Dorson, Oxford: Oxford University Press (Clarendon Press), 1971, réédition 1980. L'essai principal du volume (thèse de doctorat de Parry à la Sorbonne), fut écrit en français et publié sous le titre de L'Épithète chez Homère.

a démontré l'artificialité de la "loi de composition" des lettres en mots et de ceux-ci en narrations.⁴ Il se peut que cette "loi" décrive adéquatement ce que font, aujourd'hui, certains poètes et romanciers, mais elle ne rend en aucun cas compte de l'origine de l'**Odyssée** (par exemple) ni de l'inspiration de qui la chanta.

Ni les lettres ni les mots ne sont les "éléments constitutifs" du parler, qui est essentiellement oral. Les lettres de l'alphabet sont une invention grecque du VIII^e siècle avant Jésus-Christ qui, reprise métaphoriquement par Démocrite, déboucha sur l'idée que la matière est faite de particules aussi élémentaires et indivisibles que les lettres. L'alphabet est la "technologie"⁵ qui a transformé le parler en langue et suggéré à Jacques Derrida son oxymoron préféré: Un "texte oral" - entendez un "écrit non écrit" - serait sous-jacent aux paroles ailées de Socrate, le philosophe oral.⁶ Les linguistes qui ont étudié ce qu'Havelock et Ong appelaient "l'équation oralité-alphabet" (orality-literacy) ont mis en pièces la (mal) supposée équivalence du parler et de la langue ainsi que de la "loi de composition" qui prétend faire de toute expression un "texte" (c'est-à-dire un tissu) de lettres et de mots.

La question que j'aimerais poser ici est la suivante: peut-on appliquer à la thèse **synéciste** de l'origine des villes la critique à laquelle Milman Parry soumit l'idée que l'Illiade et l'Odyssée ont été **composées** à coups de mots? Après trois quarts de siècle, les conséquences de la **révolution parryenne** n'ont pas fini d'imprégner l'étude de la relation entre parler (oral) et langue (écrite), narration épique et poésie, coutume et loi, communaux et droits sociaux. Cependant, peu de lecteurs de Parry, de Lord, de Havelock ou de Ong ont songé à transposer le débat sur les liens entre l'épique orale et la littérature à l'analyse des rapports entre l'histoire ancienne des villes et l'urbanisme fonctionnel des deux derniers siècles. Quel serait par exemple l'effet d'une critique du **synécisme** sur les fantaisies des urbanistes qui, prétendant construire des "villes nouvelles" en juxtaposant comme des "mots" des **fonctions** isolées, nient les **relations de support** mutuel tissées progressivement par les marchands locaux, dénigrent l'autonomie créatrice des quartiers urbains, ignorent la générosité des fêtes populaires tout comme l'immobilité des tombes et se pincet le nez face au droit des peuples à leur propre saleté?⁷ Affronter courageusement cette question pourrait (par exemple) mettre en cause l'impitoyable incorporation au marché immobilier lémanique de tout

⁴ Havelock, Eric, Preface to Plato, Cambridge (Mass): Harvard University Press, 1963. ---, The Literate Revolution in Greece and Its Cultural Consequences, Princeton NJ: Princeton University Press, 1975.

⁵ Ong, Walter, Orality and Literacy: The technologization of the word, Londres: Methuen, 1982.

⁶ Pickstock, Catherine, «Socrates goes outside the City: Writing and Exteriority», ---, After Writing. On the Liturgical Consummation of Philosophy, Oxford: Blackwell Publishers, 1998. Lire pp. 3-46 son commentaire critique de la fallace alphabétosphique qui sous-tend «La Pharmacie de Platon» de Derrida.

⁷ Robert, Jean, Le Droit à la propre saleté, traduction de la conférence inaugurale d'une réunion d'activistes du recyclage, Medellin, Colombie, 1988.

ce qu'il reste de vie villageoise ou de "quartier" entre Lausanne et Fernet-Voltaire.

Pour donner un avant-goût des idées des historiens sur l'origine des villes, examinons d'abord les thèses éminemment fausses de Gordon Childe, partagées encore par beaucoup d'urbanistes. Toutefois, avant d'entrer en matière, peut-être n'est-il pas complètement inutile d'introduire quelques termes techniques:

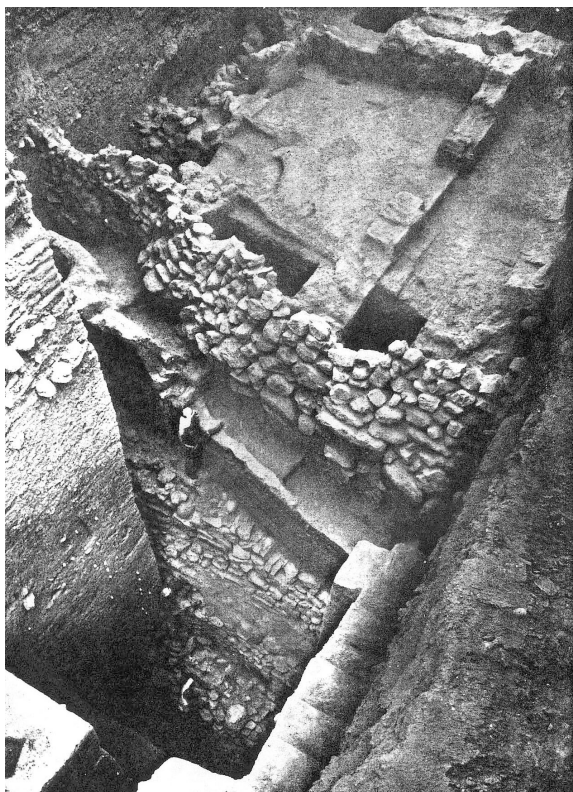
*La "révolution agricole" qui se déclencha voici plus de dix mille ans au Moyen Orient pourrait être la conséquence de plusieurs "techniques" nouvelles qui, "assemblées", permirent simultanément la culture, l'élevage, la modification de la matière qu'est la céramique, la conservation des aliments en greniers et les établissements sédentaires. La "révolution agricole" serait ainsi la mise en place de l'**assemblage "économique"** qui caractérisera les temps historiques. En réalité, il serait plus juste de parler de "révolution horticole", parce que les premières cultures se pratiquèrent en "jardin" (**hortus**) plutôt qu'en champ (**ager**).*

Les **excédents** sont les aliments et autres biens qui restent disponibles après qu'une famille ou un clan eut subsisté grâce à eux. Les excédents peuvent s'échanger par don mutuel ou par troc. Il n'est pas complètement faux de dire que les premières villes furent des "machines à mobiliser les excédents" de leur **hinterland** ou arrière-pays. Toutefois, elles sont autant le produit que la cause de cette mobilisation.

Les adjectifs **paléolithique** et **néolithique**, littéralement "pierre ancienne" et "pierre nouvelle", furent d'abord des critères de classification d'artefacts préhistoriques. A partir de 1865 cependant, dans la foulée d'un engouement nouveau pour les styles de vie "postdiluviens" dont seraient issues les civilisations historiques et de spéculations sur les "assemblages économiques" qui les rendirent possibles, le terme **paléolithique** en vint progressivement à définir un mode de vie associé à la cueillette de végétaux et à la chasse alors que les sociétés **phito-amélioratrices** - en gros: qui connurent l'agriculture - étaient qualifiées de **néolithiques**. D'adjectifs qu'ils étaient, paléolithique et néolithique devinrent des substantifs: le **paléolithique** serait ainsi l'époque antérieure à l'invention de l'agriculture, le **néolithique** l'époque postérieure à celle-ci.⁸

La longue étape de transition durant laquelle les éléments de l'**assemblage néolithique** se seraient

⁸ L'auteur qui utilisa le premier les termes paléolithique et néolithique en ce sens fut John Lubbock, connu aussi comme Lord Avebury. Voir: Lubbock John, Prehistoric Times, Londres, 1865.



Fouilles à Jéricho, la plus vieille ville du monde.

*Références:
Kenyon, Kathleen,
Excavation at Jerico,
Volume Three, The
Architecture and
Stratigraphy of the
Tell, British school of
Archaeology in Jerusalem,
1981, Plate 6.*

progressivement perfectionnés indépendamment les uns des autres est souvent appelée **mésolithique**.

*Kebara: site **mésolithique** de Palestine où, il y a plus de vingt millénaires, auraient commencé d'apparaître quelques éléments isolés de l'ensemble néolithique.*

***Natuf:** autre site de Palestine associé avec la grande culture mésolithique du Moyen Orient, la **culture de Natuf**, continuation de la culture de Kebara. Les **natufiens** étaient des pêcheurs cueilleurs, virtuoses dans l'élaboration d'objets de pierre polie et d'os.*

***Jéricho:** site natufien près de la ville palestinienne du même nom, considéré comme la "première ville du monde".⁹*

*Par le verbe anglais **herding** (former des troupeaux), les archéologues désignent la coutume natufienne de chasser les bandes de gazelles,*

⁹ Kenyon, Kathleen M., Excavations in Jericho, Londres: 1981.

d'antilopes et de chèvres sauvages vers des enclos de pierres sèches et de les y garder enfermées jusqu'à ce que les natufiennes achèvent de récolter dans de grands paniers plats les graines mûres des graminées champêtres. Les archéologues voient en cette coutume l'origine de l'élevage.

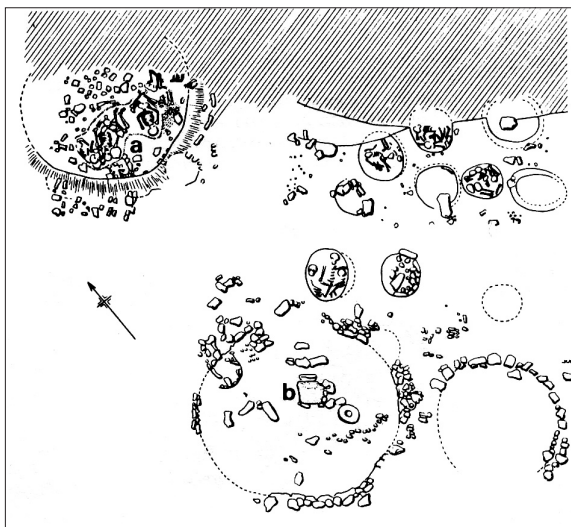
*Le **porridge** est le brouet obtenu en faisant tremper des graines de graminées sauvages dans de l'eau. Parfois, du lait volé aux chèvres temporairement encloses était ajouté à ce brouet. Le **porridge** est l'ancêtre du pain.*¹⁰

*Les natufiens étaient des semi-nomades qui transportaient le feu d'un campement à l'autre. À l'aube, avant de quitter les feux de la nuit, ils en mettaient quelques braises dans une boule de glaise que le "gardien du feu" laissera pendre de son épaule dans un entrelacs de lianes. À mesure que la chaleur de transports successifs cuisait la glaise de ces **boules à feu**, celles-ci perdaient leur pouvoir isolant et étaient jetées. Il semble que certaines natufiennes ramassèrent des boules jetées et s'en servirent pour conserver de l'eau ou du lait. Jane Jacobs¹¹ ainsi que d'autres auteurs considèrent que les boules à feu sont à l'origine de la poterie et de la vannerie et, par celle-ci, du tissage.*

Childe pensait non sans raison que la première ville était née de la mobilisation des **excédents** de la région voisine. Mais au lieu d'examiner la **nature** de cette mobilisation, il se perdit en conjectures sur son **objet**. Selon lui, celui-ci ne pouvait consister qu'en produits agricoles: telle fut son erreur initiale. Il en résulterait - erreur dérivée de la première - que l'invention de l'agriculture devait avoir précédé celle des premières villes de plusieurs siècles, voire millénaires. Sa vision de l'histoire procède logiquement de ces deux erreurs: une fois dotés de cultures et de greniers, les hommes néolithiques purent se consacrer à la sarabande d'accumulations et d'extorsions qui caractérise l'histoire telle qu'elle est relatée dans les livres. Les agriculteurs produisent "plus que ce dont ils ont besoin" et cet excédent leur permet d'obtenir par troc ce qu'ils ne produisent pas. La "division du travail" ne tarde pas à se manifester, ainsi que "les hommes à cheval qui donneront au monde tant de beauté et le priveront d'une quantité incroyable de liberté" dont parlait Nietzsche. Ceux-ci obligèrent les cultivateurs à produire des excédents qu'eux, les hommes à cheval, les Aryens, échangeront pour des biens de luxe, des épées, des lances, des chars, des navires, des palais, des étoffes, des livres, de la gloire. Le tribut et

¹⁰ Meyer-Renschhausen, Elisabeth, «The Porridge Debate - Grain, Nutrition and Forgotten Food Preparation Techniques», in *Food and Foodways* - Exploration in the History and Culture of Human Nourishment 5/1, p. 95-120.

¹¹ Jacobs, Jane, *The Economy of Cities*, Nueva York: Random House, 1969.



Les huttes d'Ain Mallaha (Eynan). Illustration prise de Mellart, James, *The Neolithic of the Near East*, Londres: Thames and Hudson, 1976, p. 35, illustration no 4

l'imposition de corvées en vinrent à définir la relation des cultivateurs "périphériques" aux urbains. Les villes auraient absorbé les hameaux voisins et se seraient enflées sans mesure. Selon cette fable, "de Jéricho à Mexico",¹² l'histoire des villes ne serait qu'une longue préparation de la conurbation¹³ et de la globalisation du siècle passé.

L'histoire réelle de l'origine des villes est assez différente de la fable de Childe. Plus que de tributs et de corvées, c'est une histoire de séduction¹⁴ qui, toutefois, finit parfois en coercition. Il y a un peu plus de dix mille ans, le Moyen Orient connu une époque de douceur climatique qui put avoir incité les communautés natufiennes à croître au delà des limites imposées par le strict **ethos** paléolithique.¹⁵ Voici un plan d'**Ain Mallaha**, un hameau natufien exploré par l'archéologue Perrot.

Le hameau consiste en un cercle de huttes rondes autour d'une esplanade, en face de cavernes naturelles. Les huttes sont des sortes de grandes jarres à base de pierres sèches couvertes de feuillages et au sol enterré de trois ou quatre pieds. Elles servent à conserver des aliments et autres biens, à se protéger des intempéries et à dormir. Chaque hutte est la résidence d'une femme et de ses enfants. Les hommes n'ont pas d'abri fixe. Dans la plupart des huttes, on peut observer les restes d'un foyer et de mortiers. Chaque "maîtresse de hutte" récoltait dans la nature les fruits et les graines dont elle et ses enfants s'alimentaient. Il semble que les hommes contribuaient à la subsistance en pêchant et parfois

¹² Bairoch, Paul, *De Jéricho à Mexico. Ville et économie dans l'histoire*, Paris: Gallimard, 1985.

¹³ L'un des fondateurs de l'urbanisme moderne, Patrick Geddes, était biologiste. Pour définir la croissance anarchique du «tissu urbain» qui caractérisait les villes industrielles, il inventa un terme technique conurbation, qu'il entendait comme un équivalent de «cancer». Les édiles qui élaborent aujourd'hui des «règlements de conurbation» paraissent oublier qu'aux termes de l'inventeur du mot, ils proposent des «lois de cancérisation urbaine».

¹⁴ Rykwert, Joseph, *The Seduction of Place. The City in the Twenty-First Century*, New York: Pantheon, 2000.

¹⁵ Sahlins, Marshall, *Stone Age Economics*, Chicago, New York: Aldine-Atherton, 1972.

¹⁶ Cette coutume est cohérente avec ce que Pierre Clastres appelait la «loi de dispersion»: les peuples voisins, même apparentés, maintenaient des relations agonistiques (de luttes mutuelles) qui s'exprimaient rituellement, comme, par exemple, dans le potlatch des indigènes haïda, tlingit y kwakiutl de la région de Vancouver, dans la guerre fleurie des Aztèques, ou encore dans les guerres d'honneur que se livrent les tribus bédouines voisines du Néguev (envers lesquelles, soit dit en passant, le gouvernement israélien commet une grave erreur en les concentrant dans des «villes bédouines» comme Rahat). Les premières villes, sans abolir d'emblée cet impératif de dispersion, introduisirent ce «miroir de l'autre» que fut le marché primitif, dans lequel les choses représentaient des gens.

¹⁷ Schuller, Wolfgang, Hoepfner, Wolfram, Schwander, Ernst Ludwig, comp., «Demokratie und Architektur. Der hippodamische Städtebau und die Entdeckung der Demokratie», ---, Wohnen in der klassischen Polis, Actes du Symposium d'Archéologie de Constance de juillet 1987, Munich, 1989. Étude impressionnante des colonies «démocratiques» ou isonomiques d'Athènes au Ve siècle avant Jésus-Christ.

en chassant. Un hameau comme Aïn Mallaha comptait quelques dizaines de huttes. Plus d'une centaine auraient épuisé rapidement les sources d'aliment. Tant que la nature fut particulièrement généreuse, le hameau put croître au-delà de la limite habituelle. À la première mauvaise année toutefois, les anciens se réunirent pour désigner les jeunes - choisis peut-être parmi les plus turbulents - appelés à fonder une autre communauté, le plus loin possible.¹⁶ Cette hypothèse paraît confirmée par une coutume commune à tous les peuples méditerranéens jusqu'à la période classique: au cinquième siècle avant Jésus Christ, la ville d'Athènes, par exemple, envoya des essaims entiers de jeunes déclarés superfétatoires coloniser les îles de la Mer Égée.¹⁷

Le jeune "expulsé" qui aurait imaginé pour lui-même et ses compagnons une manière de subsister sans pêcher ni récolter des graines sauvages pourrait être considéré comme le père de la ville. La Bible attribue ce rôle à Caïn et, par une suprenante intuition, le déclare aussi père de l'agriculture et assassin du pacifique chasseur-pasteur "rural" dont la fumée des libations était montée droit au ciel. Aujourd'hui, des jeunes désireux de manger ce que d'autres récoltent se consacreront peut-être au rock et offriront des concerts de hameau en hameau. Les fondateurs des premières villes, quant à eux, eurent l'idée de faire des canifs. Dans un monde de pêcheurs et de chasseurs occasionnels, de bons couteaux facilitent le dépeçage. Ils découvrirent que ces objets, qu'Opinel fabrique aujourd'hui en acier, pouvaient se faire d'obsidienne, verre naturel abondant dans les régions volcaniques. Extraire des lames tranchantes d'un bloc d'obsidienne exige un tour de main - que peu maîtrisent aujourd'hui - qui, une fois acquis, permet d'obtenir une lame à chaque coup. La rumeur que dans tel hameau natufien se produisaient des objets plus tranchants que les pierres taillées ou polies traditionnelles ne tarda pas à se répandre et les demandeurs de lames à arriver de régions de plus en plus lointaines. Afin de récompenser le don espéré d'obsidienne, ils se munissaient de contre-dons: celui qui venait d'une tribu proche offrait quelques morceaux de sa chasse, ou un animal sur pied s'il venait de plus loin. Ceux qui venaient de très loin offraient souvent des graines soigneusement séchées. Tous ces biens n'étaient autres que les **excédents** du monde paléolithique que Childe voulut ignorer. Rectifier cet oubli conduit à reconnaître deux choses:

1. La "mobilisation des excédents" est bien antérieure à l'invention de l'agriculture.



2. Qui plus est: la “révolution agricole” eut sans doute lieu dans les premières “villes néolithiques” il y a huit, neuf ou dix mille ans. Pour autant, les premières “villes néolithiques” sont **antérieures** à l’agriculture.¹⁸

Çatal Hüyük en Anatolie est considérée comme la deuxième ville du monde après Jéricho. Voici un plan d’une partie de Çatal Hüyük, ville qui, à son apogée vers 6.000 avant Jésus Christ, dut avoir une dizaine de milliers d’habitants.

Les patios intérieurs servaient d’enclos, de remises et - n’oublions pas le droit des peuples à leur propre saleté - de lieux d’aisance et de dépôts d’ordures. Des graines originaires de régions diverses y tombèrent inévitablement et germèrent en terre fertile. Les graminées qui en naquirent se croisèrent mutuellement. Parfois, les graines des hybrides étaient plus grandes que celles des espèces parentales. Toutefois, les **Fils de l’Obsidienne**, je veux dire les fondateurs des premières villes et des premières cultures observèrent un phénomène encore plus intéressant. Les graminées “saines” expulsent leur graines au moyen d’un ressort végétal qui les dissémine. Apparurent des plantes dont les graines, non expulsées, formaient de petits épis. Aujourd’hui, les biologistes disent que les plantes “sauvages” saines sont **haploïdes**, c’est-à-dire qu’elles ont une paire simple de chromosomes (**haplos** signifie simple en grec). Les plantes qui forment des épis et sont pour autant incapables d’assurer leur propre dissémination sont généralement **diploïdes** (à deux paires de chromosomes) et parfois **tétraploïdes** (à quatre paires). Non viables sans la main du semeur, ces “monstres” sont à l’origine des céréales.

Une fois qu’ils obtinrent de meilleurs grains que ceux que leur apportaient les “ruraux”, les habitants

Un quartier de Çatal Hüyük avec ses patios. Illustration prise de Mellaart, James, The Neolithic of the Near East, Londres: Thames and Hudson, 1975, p. 101, illustration no 46.

¹⁸ Mellaart, James, Çatal Hüyük, a Neolithic Town in Anatolia, Londres, 1967. L’explorateur de la seconde «grande ville» du monde fut le premier à défendre la thèse du primat de la ville sur l’agriculture. Reprise par tous les archéologues travaillant au Proche Orient, sa devise «cities first» a été splendidement explicitée par Jane Jacobs dans The Economy of Cities, New York, 1970, qui explique entre autres le lien entre taille de l’obsidienne et invention des céréales.

¹⁹ Voir commentaires du travail inédit de J. Robert, *Décoloniser l'espace* in Deleuze, Gilles et Guattari, Félix, *Mille Plateaux*, Paris: Les Éditions de Minuit, 1980, pp. 534, 535.

²⁰ Jacobs, Jane, *The Economy of Cities*, op. cit. voit en cette imposition de tâches ainsi qu'en les «ensembles incomplets» qui en résultèrent, l'origine des sociétés pastorales du Moyen Orient.

²¹ Sur le laps de temps entre la première et la deuxième vague d'urbanisation néolithique dans la plaine de Konya en Anatolie, voir French, David, «Settlement distribution in the Konya Plain, south central Turkey» et Danisman, Günhan, «The architectural development of settlements in Anatolia», in Peter J. Ucko, Ruth Tringham y G.W. Dimbleby, *Man, settlement and urbanism*, Gloucester: Duckworth, 1972, pp. 231-238 et 505-511 respectivement. La deuxième vague d'urbanisation néolithique ressembla beaucoup plus que la première au schéma de Gordon Childe: après la longue éclipse du phénomène urbain qui suivit le collapse de la «supernova» Çatal Hüyük (Mellaart, op. cit.), de nouveaux centres se formèrent lentement, cette fois en partie par synécisme et accumulation d'excédents agricoles. Toutefois, plus de trois millénaires s'écouleront avant que des centres urbains de taille comparable à celle de Çatal Hüyük (6500-5500 a.C.) n'apparaissent

de la ville leur enjoignirent d'"apporter quelque chose d'autre la prochaine fois".¹⁹ Comparant les styles de diverses régions, les habitants de la ville non seulement produisirent de meilleurs boules à feu que toutes celles qu'ils avaient reçues, mais encore, analysant leur composition, apprirent à faire, d'une part des paniers (et plus tard des tissus) et, d'autre part, des pots et des cruches. Imaginons qu'une tribu, ayant révélé tous ses secrets, ne trouve rien de mieux à offrir. N'est-il pas pensable que sa dépendance à l'égard de l'obsidienne l'inciterait alors à accepter des corvées au service de la ville?²⁰ Les Fils de l'Obsidienne venaient d'inventer la corvée, ce qui pourrait expliquer deux choses: d'abord la fin de la première vague d'urbanisation néolithique dans une révolte des opprimés²¹ et, ensuite, la généralisation du mode de vie pastoral - un **assemblage** néolithique incomplet - au Proche Orient après cette première vague. Ce ne fut que plusieurs millénaires plus tard que commença à s'imposer le style autoritaire et violent qui caractérise une bonne partie de l'histoire de l'Ancien Monde.

Au Mexique l'obsidienne coexiste aussi avec les premiers vestiges de maïs cultivé dans la Vallée de Tehuacán.²² Les mexicains, qui se disent à juste titre "fils du maïs" sont aussi "petits-fils de l'obsidienne".

Les premières villes ne s'imposèrent pas par la violence, mais plutôt par la séduction, une séduction qui put conduire à la corvée et à la révolte contre elle. À l'époque de la deuxième vague d'urbanisation néolithique, un habitant de la ville d'Ur, en Mésopotamie, échappa à la tentation de facilité et à la fascination qu'exercent les villes et, pour répondre à sa vocation, opta pour le mode de vie plus austère des pasteurs. Abraham est le père des Traditions du Livre. Jusqu'au XX^e siècle, les villes ont coexisté avec la possibilité de renoncer à la vie urbaine, voire de la fuir en vertu d'un appel à quelque chose de meilleur. Cette possibilité est sur le point de disparaître. De Ber Cheba, où Abraham planta un tamarin, à Cuernavaca, terre de Zapata, nous assistons à un nouveau type de "grande transformation": une urbanisation désurbanisante qui transforme le sol en espace de spéculation globale et ferme toutes les alternatives. Si vous me permettez de parler métaphoriquement, je vois dans cette urbanisation forcée et contre-productive un retour de Caïn le fraticide, retour avec lequel le phénomène urbain touche à sa fin. Comme l'écrit Jean Baudrillard dans *La transparence du mal*,²³ "quand tout est symbolique, rien n'est symbolique, quand tout est sexuel, rien n'est plus sexuel". Quand

tout est urbain, plus rien n'est urbain.

J'ai évoqué les premières villes du monde afin de contempler la mort de l'urbain dans leur miroir. La ville fut réflexive au vrai sens du mot: elle fut par le fait d'être miroir de l'Autre. L'invention du tissage et de la poterie refléta, en améliorant ses produits, l'ingéniosité des voisins ruraux. Tout ce que la ville recevait de son hinterland, elle l'examinait, l'analysait et le réfléchissait, amélioré, vers le monde rural. C'est ce processus de réflexion que les archéologues, prisonniers d'un préjugé économique, ont nommé la **mobilisation des excédents**. Durant le néolithique tardif, sans doute après l'arrivée des "hommes à cheval", cette réflexivité mutuelle peut s'être muée en exploitation impitoyable, en despotisme "oriental" ou plutôt occidental. Mais aujourd'hui, c'est le miroir même de cette réflexivité qui a été brisé. Aujourd'hui, la ville ne reflète plus rien des ruraux voisins ou vers eux. Aujourd'hui, ce que l'on appelle encore "ville" a décrété que les agriculteurs locaux, les paysans, les ruraux périphériques **ne sont pas indispensables** et que la campagne, idéalement vidée de ses habitants, n'est rien de plus qu'une réserve de valeurs immobilières. Face aux importations massives d'aliments américains et canadiens, les paysans mexicains n'ont plus rien à offrir à la ville. Brisé le miroir dans lequel la ville se voyait dans la campagne et celle-ci dans celle-là, la ville n'exploite plus les ruraux, mais leur demande simplement de disparaître. Les conditions d'existence de la ville détruites, les urbanistes ont inventé la thèse fallacieuse selon laquelle il serait possible de recréer "de l'urbain" en juxtaposant des "fonctions" - c'est-à-dire en offrant des "services" - le long de voies ou d'axes routiers.

Au début du XX^e siècle, Patrick Geddes, un biologiste écossais reconverti en urbaniste proposa que chaque ville devrait abriter une **maison civique** dans laquelle les citoyens viendraient étudier l'histoire de leur ville et les projets en cours d'élaboration.²⁴ Je réside depuis plus de trente ans dans la ville mexicaine de Cuernavaca et je déplore l'absence d'un tel forum dans la ville qui est devenue ma ville. J'aimerais montrer comment un peu d'histoire urbaine pourrait aider mes concitoyens à comprendre ce qui les menace.

Une idée, un spectre flotte sur l'urbanisme moderne. On la rencontre dans les écrits d'Arturo Soria y Matta à la fin du XIX^e siècle. Au début du XX^e siècle, Le Corbusier l'éleva au rang de panacée. Aujourd'hui, la Banque Mondiale la propose comme un remède universel aux pays pauvres. Quel est

à nouveau dans la plaine de Konya, comme Samih, Emirler, Kerhane et un site encore non exploré: Karahüyük (3000-2000 a.C.).

²² MacNeish, Richard, «The evolution of community patterns in the Tehuacán Valley of Mexico and speculations about the cultural process», in Ucko, Peter, et al., Man, settlement and urbanism, op. cit., p. 67-93.

²³ Paris: Galilée, 1990.

²⁴ L'architecte mexicain Enrique Ortiz, président de la Coalition Internationale de l'Habitat (HIC) vient de me rappeler qu'après la Deuxième Guerre Mondiale, le Werkbund, association des architectes allemands, fomenta activement la création de telles «maisons civiques» (parfois réduites à un simple local) ainsi que des débats sur le passé, le présent et l'avenir des villes.

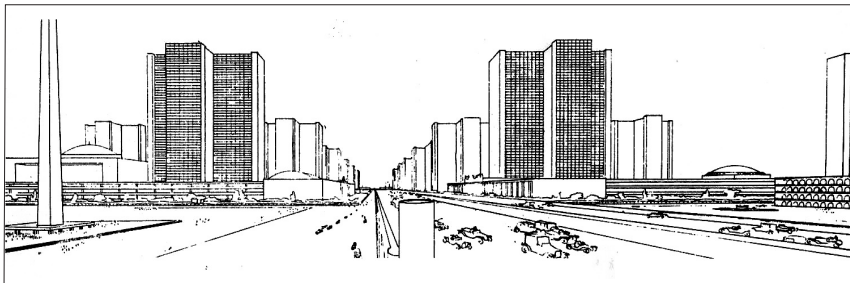
ce spectre? C'est l'idée d'une **ville linéaire** aux "fonctions" étalées, offertes le long d'une voie de circulation, la ville dont tous les citoyens sont des migrants alternants, la ville de la pendularité à perpétuité. Contemporain des premiers trains urbains, ce schème - utopique à l'époque - partait de l'idée que personne ne se déplaçant plus à pied, un chapelet d'appartements, de magasins, de lieux de travail et de distraction situés sur un axe de communication pourrait remplacer les vraies villes, toujours piétonnes.²⁵ Imaginez que toutes les activités de votre ville aient été passées au crible de l'analyse, puis réorganisées artificiellement en listes portant les titres de: **habitat, travail, loisirs**. Telles sont, selon Le Corbusier, les trois **fonctions** maîtresses d'une ville, de toute ville.

Selon le génie franco-jurassien, toute activité urbaine tombe dans l'un de ces trois casiers. Ce qu'il ne faut pas oublier de dire, c'est qu'un quatrième type d'activité finit par phagocyter toutes les autres: le **transport** compulsif, la pendularité généralisée. Utopique du temps de Soria, la ville linéaire exemplifie aujourd'hui le cadeau que les migrants alternants font aux spéculateurs: leur disposition à être transportés plus loin chaque année dépose sur les terrains bordant la voie des **valeurs flottantes** que les spéculateurs-promoteurs récoltent moyennant des changements d'usage des sols.²⁶

L'entreprise de promotion immobilière Reichman supporta de grandes pertes après que John Mayor eut refusé de tenir la promesse faite par Margaret Thatcher de prolonger le métro de Londres vers la côte de la Mer d'Irlande. Du coup, le vaste projet d'urbanisation de Reichman (tourisme et résidence, administration: lieux d'habitation, de loisirs et de travail) en cours de réalisation y devenait un éléphant blanc. Abraham Zabludowski raconte que Reichman y perdit plus d'un milliard de livres. À cette époque, Manuel Camacho Solis, régent du District Fédéral du Mexique, éprouvait certaines difficultés financières. Dans l'espoir de "renflouer" ses caisses, il concéda à Reichman une concession pour un véritable "safari urbanistique". Reichman déplaça donc ses capitaux vers la Vallée de Mexico où il se lança successivement dans quatre projets babyloniens, deux d'entre eux pratiquement morts-nés. Il finit par retirer ses billes du Mexique également, non sans avoir laissé d'imposantes traces: la Tour Águila, plus haut édifice de la Vallée et les "développements urbains" de Santa Fe et de Huixquilucan. À vol d'oiseau, les théâtres de ces safaris urbanistiques - dans lesquels les "rabatteurs" locaux choisirent

²⁵ L'espagnol Arturo Soria y Matta fut le premier divulgateur de cette idée, qu'il reprit en fait du constructeur de premier train urbain ou «tramway», l'ingénieur Ildefonso Cerdà de Barcelone. Voir Soria y Matta, A., Ciudad Lineal, Madrid: Est Tipográfico, 1894. Le Corbusier s'appropriera le concept de ville linéaire sans mentionner ses auteurs. Pour une réflexion générale sur cette recette, jamais appliquée avec tant de force de frappe qu'en ce début de siècle, voir Collins, G. R., «Linear Planning throughout the World,» Journal of the Society of Architectural Historians, XVIII, Philadelphia, oct. 1959.

²⁶ Robert, Jean, Le Temps qu'on nous vole. Contre la société chronophage. Paris: Seuil, 1980.



tout au plus la couleur des façades - ne sont pas très éloignés de Cuernavaca. L'idée qui est dans l'air, le lecteur l'aura deviné, est celle d'une véritable ville linéaire qui étendrait son ruban de Mexico à Alpujeca en passant au large de Cuernavaca et incluerait le site archéologique de Xochicalco dans son offre de panoramas.

Le citoyen-automobiliste pendulaire y rencontrerait à portée d'accélérateur des quartiers résidentiels étroitement surveillés, des supermarchés, des motels, des salles de cinéma, des parcs thématiques, des terrains de golf, des bureaux, peut-être quelques entreprises de "software" et même - si le Mexique voulait bien libéraliser ses lois sur les maisons de jeu - des casinos: habiter (penduler) travailler (penduler) s'amuser, et demain on recommence. "Métro-boulot-dodo" en version postmoderne pour les classes moyennes mexicaines. Et les piétons? Comme les paysans et les villageois, ils sont devenus inutiles.

Nous voici de retour à notre point de départ. Les promoteurs encore anonymes de ce projet et les auteurs de tous ceux qui lui ressemblent de par le monde semblent croire qu'être poète c'est assembler des mots et qu'être urbaniste c'est juxtaposer des "fonctions". Ils ne voient pas qu'en cassant le miroir dans lequel Ego et Alter se contemplaient mutuellement, ils reproduisent le crime de Caïn. Avec la différence que l'acte fratricide par lequel ils veulent conclure la millénaire histoire des villes est aussi un suicide.

(Traduction de l'espagnol par l'auteur.)

L'urbanisme de Le Corbusier: "ville" au long d'un axe de circulation. Illustration prise de Scully, Vincent, L'Architecture moderne, architecture de la démocratie, Paris: 1962, illustration 124.

Complément au numéro 19 (Mai 2005) du «Crétin des Alpes».